

homme depuis peu sorti du lycée, ou fraîchement arrivé de sa province, aurait certainement trouvé que ces jeunes demoiselles, si charmantes, étaient un peu trop poudrées.

Forestier, qui avait autrefois fréquenté tous les mondes, surtout le monde interlope, ne s'étonna point. Du reste, son ami Gustave lui en avait dit suffisamment pour lui faire deviner ce qu'était réellement le salon de Mme Cauwey.

Cette dernière, fort bien conservée et belle encore, trônait en reine dans son salon ; elle savait causer et ne manquait pas d'esprit, deux qualités absolument nécessaires à une intrigante. Quand elle parlait, elle tenait son monde sous le charme de sa parole et l'étonnait par la finesse et la vivacité de ses réparties.

Voyant entrer Gondon accompagné d'un étranger, elle s'était levée et avancée.

Le baron de Lormier présenta son ami, M. Louis de Fabrège.

Celui-ci fut accueilli par un gracieux sourire de la dame, qui sans façon, lui présenta sa main. C'était la réception de M. de Fabrège ; il faisait maintenant partie du cercle.

Il salua tout le monde avec beaucoup d'aisance. Le coquin ayant fait peau neuve, ne se trouvait pas embarrassé, comme quelques jours auparavant sous son vêtement guenilleux. Il avait déjà pris au sérieux son nouveau nom et son nouveau rôle et s'était fait une tête de circonstance.

Tous les yeux s'étaient levés sur lui ; on trouva qu'il avait fort bonne mine, beaucoup de distinction, un grand air.

Ces dames semblaient fouiller ses poches du regard, se demandant sans doute si elles étaient pleines d'or et si son portefeuille était lourd de billets de banque.

Ah ! si elles avaient su... le beau, l'élégant M. de Fabrège était du coup un homme à la mer.

D'un rapide coup d'œil il fit l'inventaire du salon somptueux en apparence, mais du clinquant seulement, rien d'artistique, en réalité rien, le tout d'un assez mauvais goût.

Mais cela était pour lui d'un médiocre intérêt.

Les portes latérales du salon étaient ouvertes à deux battants, et dans le petit salon à droite et à gauche, dans la salle à manger transformée en salle de jeu, Forestier voyait des tables recouvertes du tapis vert traditionnel et autour des tables des joueurs assez nombreux.

—Messieurs, dit Mme Cauwey, nous sommes ici le cercle des dames ; si l'un d'eux plaît de passer dans les salles où l'on joue, vous le pouvez.

Forestier salua, puis s'approcha de la porte du petit salon, où le faux baron le suivit.

—Hein ! lui dit tout bas Gustave, en lui mettant familièrement la main sur l'épaule, tu es toujours le même : voir jouer te donne le désir de jouer aussi.

—Oui, c'est plus fort que moi.

—Eh bien, malgré que tu ne sois pas riche, il te faut mettre au jeu quelques louis. Je t'ai amené ici avec la certitude que tu gagneras.

—Ah ! tu crois cela ?

—Oui, la chance a des caprices ; elle vient toujours après la déveine.

—Oh ! toujours ! Enfin, je verrai tout à l'heure. Quel est ce monsieur brun qui tient à ce moment le jeu de baccara ?

—C'est un Espagnol.

—Je l'aurais deviné, car il a bien la tête d'un Espagnol.

—On reconnaît mieux encore sa nationalité quand il parle ; bien qu'il sache parfaitement le français, il le parle avec un accent espagnol très prononcé.

—Il a l'air d'un grand seigneur.

—Tu trouves ?

—Il joue avec un calme...

—Il est toujours le même ; jamais je ne lui ai vu perdre son sang froid. Constamment grave comme tu le vois ; la foudre éclaterait à ses pieds qu'il ne s'en émouvrait pas ; la chose la plus drôle du monde n'amènerait pas un sourire sur ses lèvres pâles.

—C'est un original ?

—Non. C'est tout simplement un homme qui doit avoir en tête quelque vaste projet, et qui se met certainement un masque sur le visage.

—Il a dans le regard quelque chose de terrible.

—Ou plutôt de fatal.

—Comment se nomme-t-il ?

—Il a plusieurs noms,

—Lui aussi.

—Il a ce droit tout comme un autre.

—Ici, il se fait appeler José Dacos. Mais je sais, moi, son véritable nom.

—Ah !

—Il se nomme don Antonio de Villina.

—Ah ! un véritable hidalgo,

—Tu l'as dit, il a l'air de ce qu'il devrait être, un grand seigneur. Je ne sais pas bien son histoire, mais il a dû être fort riche ; à présent, c'est un noble espagnol ruiné, obligé de recourir aux expédients pour vivre.

—Comme il y en a tant, pensa Forestier.

Puis à haute voix :

—Il gagne encore ! mais il a au jeu un bonheur incroyable.

—Parbleu.

IX.—LE JEU

Les deux camarades étaient restés un instant silencieux.

—D'après ce qui m'a été raconté, reprit le faux baron, cet homme, dont les cheveux noirs commencent à s'argenter aux tempes, mais qui a été certainement un fort bel homme, ce don Antonio de Villina a eu une existence très tourmentée, semée de piquantes aventures ; il aurait mené à Madrid la vie à outrance, s'y serait fait remarquer par des folies sans nom, des extravagances invraisemblables. Très recherché, très entouré, jetant l'or à pleines mains, il était beau vainqueur des plus charmantes Madrilènes. Il a eu plusieurs duels fameux dont on a beaucoup parlé à l'époque.

Il était un des plus brillants officiers de l'armée espagnole, sans peur comme Bayard, mais pas sans reproches. Enfin, il a été, comme nous disons à Paris, l'homme du jour.

Les événements ont changé tout cela. Ruiné, ses bons amis se sont éloignés de lui, —il en est presque toujours ainsi, —et à la suite de je ne sais plus quelle autre aventure scandaleuse, il a dû s'expatrier. On ne sait pas trop où il est allé et ce qu'il a pu faire dans les pays qu'il s'est plu à honorer de sa présence.

Est-il à Paris depuis plusieurs années ? Je l'ignore. Il y a six mois que je l'ai rencontré dans une maison où l'on joue ; nous avons échangé quelques paroles, et bien qu'il fût assez réservé et paraisse difficile dans le choix de ses relations, il est venu ici, invité par moi ; la société lui a plu, il est revenu, et nous le voyons à présent deux ou trois fois chaque semaine.

—Bref, dit Forestier, cet ancien officier de l'armée espagnole, ce héros de toutes sortes d'aventures, ce viveur dégommé est aujourd'hui un joueur et trouve dans le jeu ses moyens d'existence ?

—Je le crois. Cependant il doit connaître quelques personnes faisant aujourd'hui partie de la colonie espagnole de Paris, auxquelles il a le talent de soutirer de l'argent.

—Quand il n'a pas eu au jeu comme ce soir, par exemple, une chance inouïe.

—José est un joueur heureux.

—Ce qui veut dire qu'il gagne souvent ?

—Quand il veut.

—Mais alors il ne perd jamais ?

—Si, quand il ne peut pas faire autrement.

—Je ne comprends pas.

—Mon cher, il faut bien faire de temps à autre quelques sacrifices pour ne pas décourager les autres joueurs et les tenir en haleine. Ainsi, la dernière fois qu'il est venu, c'était avant-hier, il a d'abord gagné, puis perdu, et quand il a quitté le jeu, il avait laissé cent louis sur le tapis.

—Diable !

—Seulement, ce soir il ne sortira pas d'ici sans avoir empoché trois ou quatre mille francs.

—J'en sais assez, ton Espagnol est un grec.

—Chut ! on ne parle pas de ça ici.

—Oui, vraiment, il manie les cartes avec une aisance, une grâce, et il les bat avec une rare habileté ; c'est un maître en l'art de faire sauter la coupe. Quel calme imperturbable ! l'or et les billets de banque s'accumulent devant lui et il ne bronche pas.

—Demain, avec le même calme, la même gravité, il ira perdre dans une autre maison tout ou partie de ce qu'il aura gagné ce soir. Voilà actuellement la vie de cet homme étrange. Ecoute, tout à l'heure il va passer la main et quittera la table de baccara pour faire la partie d'écarté.

—Afin de perdre ?

—Non, il gagnera encore ; c'est son jour de toujours gagner. Tu feras le jeu de son côté en mettant cinq louis.

—Oh ! comme tu y vas !

—Fais ce que je te dis et sois tranquille. Mon pauvre vieux, je t'ai promis de t'aider, et je ne peux le faire autrement qu'en te faisant jouer avec la certitude que tu gagneras. En ce moment, malheureusement, ma bourse est à peu près aussi plate que la tienne.

Forestier regarda Gondon tout étonné.

—Hé, mon cher, fit le faux baron, il y a, et tu le sais aussi bien que moi, des bons et des mauvais jours, des hauts et des bas. C'est ainsi, la vie, il faut s'y faire.

—Mais au lieu de me faire jouer pour gagner, pourquoi ne joues-tu pas toi-même ?

—Je n'ai pas le droit de gagner ici, cela m'est défendu ; mais je joue ailleurs. Ici, vois-tu je serais obligé de perdre, ce qui n'aurait pour moi aucun attrait.

Comme l'avait annoncé Gondon, l'Espagnol passa la main, mit l'or dans une de ses poches, les billets de banque dans son portefeuille et alla remplacer à une table où l'on jouait l'écarté un joueur décavé.

Forestier s'approcha de la table et, comme le lui avait conseillé son ami, s'associa au jeu de l'Espagnol, en mettant cinq louis sur le tapis.

Don Antonio gagna les deux premières parties, mais perdit les deux suivantes ; ensuite il gagna constamment. Il savait si bien préparer son jeu ! Oh ! il ne tournait pas toujours le roi, mais toujours il se trouvait dans ses cinq cartes, soit accompagné de la dame ou du valet et de deux autres petits atouts.

La partie finit quand l'adversaire de l'Espagnol trouva qu'il avait assez perdu, les joueurs de son côté s'étant d'ailleurs retirés.

Don Antonio se leva, conservant toute sa gravité. Il se tourna vers Forestier et le regarda fixement, comme si, avant de lui adresser la parole, il eût voulu savoir à quelle espèce d'individu il avait affaire.